

# Le rêve de Pablo

de

**Tommaso Santi**

traduit par Christophe Mileschi

XIII<sup>e</sup> édition du prix Ugo Betti pour la dramaturgie - Texte signalé par le jury.

Avis du jury:

Une guerre qui n'existe peut-être pas, une famille ravagée par les conséquences du conflit, une histoire d'adultère destinée à s'achever par le meurtre et la vengeance. Réalité ou cauchemar du protagoniste? Par un jeu habile et fascinant de superposition de plusieurs plans oniriques, Le songe de Pablo tisse entre eux, dans une trame théâtrale solide et rigoureuse, plusieurs thèmes et plusieurs genres. Il y est question de la guerre, sans temps et sans nom, utilisée comme outil de contrôle social, d'un pouvoir de type orwellien qui se sert des médias pour modeler une réalité virtuelle, du mélo, aussi, qui se déroule entre les murs de la maison et le noir onirique qui enveloppe toute la structure dramatique. En raison de la maîtrise avertie de différents registres et mécanismes dramaturgiques, de dialogues serrés et bien rythmés dans l'optique de la scène, et d'atmosphères inquiétantes toujours à mi-chemin entre réalité et fiction, le Jury du prix Betti, édition 2003, estime que Le songe de Pablo mérite d'être signalé.

Personnages:

René, 55 ans

Belinda, 40 ans

Pablo, 20 ans

Caruso, 35 ans

La scène se déroule dans la maison où vivent René, sa femme Belinda et son fils Pablo. Au centre de la scène, une vaste salle à manger avec cuisine attenante, de part et d'autre de laquelle, séparées par deux lourdes tentures de tissu gris, se trouvent deux chambres à coucher toutes petites: celle de Pablo à gauche, et à droite celle de ses parents.

Les meubles de la salle à manger sont laqués, sales et un peu défraîchis. La cuisine est au fond: le plan de cuisson, un évier, quelques étagères fermées, un vieux réfrigérateur un peu taché de rouille et un seau pour les détritiques. À côté de la cuisine, sur la gauche, une porte qui donne sur le couloir d'entrée de la maison, que nous ne voyons pas. Du côté gauche de la salle à manger, il y a un porte-manteau en métal et une petite étagère dont un pied cassé a été remplacé par une brique, où sont rangés en bon ordre les volumes d'une encyclopédie, quelques souvenirs de mauvais goût, un cadre avec une photo jaunie et une radio portable

assez grosse; du côté droit, un petit buffet fermé, sur lequel est posé un pot contenant des fleurs artificielles; au centre, une table aux pieds métalliques en panneau de particules plastifié, et deux chaises. Les deux chambres n'ont pas de portes, mais des tentures, et ont pour tout mobilier un lit, une table de nuit et une petite lampe de bureau.

## Acte Premier

La lumière monte lentement, éclairant uniquement la salle à manger, où une femme en chemise de nuit est en train de batifoler avec un homme en uniforme militaire. La femme, c'est Belinda, quarante ans, encore belle; l'homme, c'est Caruso, 35 ans, médecin-officier de l'armée. Elle et lui se tiennent enlacés près de la table, où ont été abandonnés sans ordre la veste, le chapeau, le sac et l'étui contenant le pistolet du militaire.

Belinda et Caruso s'embrassent passionnément, elle déboutonne sa chemise en le poussant vers la chambre à coucher; tout en continuant à l'embrasser, lui la pousse dans la direction opposée; puis, se détachant brutalement d'elle, il met sa main sur la bouche de Belinda.

Caruso - (À mi-voix) Allez, il va nous entendre.

Belinda – (Elle se dégage de la main de Caruso et recommence à l'embrasser) Il dort, ne t'en fais pas.

Caruso – Je devrais déjà être parti, il est tard.

Belinda – Jette ta montre à la poubelle.

Caruso – Je reviendrai demain...

Belinda l'interrompt d'un autre baiser, elle prend sa tête entre ses mains, le caresse.

Belinda – Comme tu es beau.

Caruso – (Sur le ton de la plaisanterie, en s'éloignant de Belinda) Je suis un médecin militaire en service, le règlement...

Belinda – Caruso, je veux passer ma vie avec toi.

Caruso – (En recommençant à l'embrasser avec passion). Moi aussi, moi aussi, moi aussi...

Belinda – Qu'est-ce qui nous en empêche?

Caruso – Tu le sais bien, Belinda.

Belinda – Fuyons ensemble. Toi et moi!

Caruso – Où veux-tu aller?

Belinda – Peu importe... Je veux me libérer de tout...

Belinda parvient enfin à déboutonner la chemise de Caruso, qui a cessé de résister et se laisser entraîner vers la chambre.

Caruso – Je suis ici pour soigner ton fils.

Belinda – La seule personne que tu dois soigner dans cette maison, c'est moi.

Caruso – Ton mari va rentrer.

Belinda – Il est tôt, il n’arrivera pas avant l’aube.

Caruso prend Belinda dans ses bras et commence à dégrafer sa chemise de nuit.

Belinda – Si seulement il pouvait nous voir une bonne fois pour toutes.

Caruso - Je t’aime.

Belinda et Caruso entrent en s’embrassant dans la chambre à coucher et se jettent enlacés sur le lit.

Belinda – Dis-le-moi...

Caruso – Je t’aime, je t’aime, je t’aime.

Belinda – Je n’y crois pas. Qu’est-ce que j’ai fait pour te mériter?

Tandis que Belinda et Caruso sont dans la chambre, on entend s’ouvrir la porte de la maison. C’est René qui rentre du travail, les deux amants ne se rendent compte de rien.

Caruso – Tu es née belle...

Belinda – Un jour, tu en trouveras une plus jeune...

La porte d’entrée s’ouvre, Belinda et Caruso se figent d’un coup, René entre: il est petit, plutôt robuste, voûté par les efforts, pas très beau à voir. Il fait plus que ses 55 ans. Comme cela lui arrive souvent, il parle tout seul et se plaint en marmonnant des mots incompréhensibles.

René – (Il se déplace lentement, referme la porte) Une autre journée de finie, si Dieu le veut... (Il voit un sac-poubelle près de l’entrée. Il se baisse, le ramasse, et ressort pour aller le jeter) Elle pourrait au moins laisser ça dehors... (En sortant) Elle ne sent pas cette puanteur...

Dès que René est sorti, Caruso montre le bout de son nez derrière la tenture de la chambre, il voit qu’il a le champ libre et entre dans la salle à manger: sa chemise est froissée et déboutonnée, ses pantalons ouverts. Il s’arrange rapidement, pendant que Belinda est encore allongée sur le lit.

Caruso – C’est René... On a eu de la chance.

Belinda – (Depuis la chambre) C’est un crétin, il ne voit rien.

Caruso – Pas la peine de prendre des risques.

Belinda se lève et sort de la chambre. Elle est décoiffée et un peu dépenaillée. Elle remet sa tenue en ordre sans conviction, pendant que Caruso, lui tournant le dos, continue à s’habiller.

Belinda – Tu m’as arraché un bouton.

Caruso – La seule chose qui me gêne, c’est si ton mari me balance à mes chefs...

Belinda lui pince les fesses... Caruso se retourne et elle fait mine de le gronder

Belinda - Tu es terrible, tu as abîmé ma chemise de nuit.

Caruso a remis sa veste et il a sa cravate autour du cou

Caruso - Aide-moi à nouer ma cravate...

Belinda fait le nœud et pose un baiser sur son nez

Belinda – Tu es mon amour. (Elle prend le chapeau de Caruso et son pistolet. Elle lui tend le chapeau et garde le pistolet en main, en regardant l'arme)

Caruso – Allez...

Belinda – (En continuant à regarder le pistolet) Tu as déjà tiré?

Caruso – Je suis dans l'armée: d'après toi?

Belinda – Non, je veux dire: tu as déjà tiré sur quelqu'un?

Caruso – Je suis médecin.

Belinda – Tu es un militaire.

Caruso – (En prenant le pistolet des mains de Belinda) Les médecins militaires soignent les blessés de guerre, ils ne... (Il s'interrompt dès qu'il entend René rentrer)

René – Dehors il y a un de ces vents, on tient pas debout. Faudra bien que cette saison finisse... (Il voit Caruso, qui est maintenant habillé et prêt à partir) Bonjour Docteur. Vous êtes venu examiner Pablo? Comment va notre garçon?

Caruso – Vous savez, malheureusement...

René - Moi, je trouve qu'il n'a pas l'air bien, il est d'humeur bizarre, toujours fatigué.

Caruso - Dans l'état où il est...

René – Il est irascible, surtout avec sa mère. Ça me désole, pas vrai? Dis-le-lui toi, Belinda, que par moments il éclate.

Belinda – Le capitaine était en train de partir.

René – Comment... vous vous en allez déjà?

Caruso – (En montrant une boîte de médicaments posée sur la table) J'étais passé apporter ces médicaments pour Pablo.

René – Vous l'avez examiné?

Caruso – Je le ferai dans les prochains jours, il doit passer la visite psychiatrique...

René – Vous savez ce qu'il a? D'après moi, c'est une fièvre de solitude... Mon oncle a eu ça, lui aussi est resté longtemps tout seul, à cause de je ne sais quelle infection. Une fois son infection guérie, il était dans un de ces états... à cause de trop de solitude

Caruso – C'est possible.

René – Vous n'avez rien de nouveau pour ces fameuses jambes, hein?

Caruso – La procédure est très complexe.

René – Vous me comprenez, Pablo est jeune... ça doit faire un mois qu'il n'est pas sorti de cette maison, en plus du temps qu'il a passé à l'hôpital. Si au moins il avait ces fausses jambes... vous comprenez, hein? Il pourrait marcher un peu, tant bien que mal, il pourrait bouger, prendre un peu l'air.

Caruso – Vous avez une idée du nombre de gens qui attendent des membres artificiels dans les zones de guerre?

René – Bien sûr, j’imagine.

Caruso – Vous comprendrez que les blessés au combat ont la priorité absolue.

René - C’était juste pour savoir, je ne voulais pas vous paraître insistant, je suis désolé pour Pablo, il s’est renfermé dans son isolement.

Caruso – Bien, il faut vraiment que j’y aille, maintenant. N’oubliez pas. (Il montre les médicaments à René) deux fois par jour. (S’adressant à Belinda) Madame...

Belinda – Au revoir capitaine...

René – (À Belinda) Mais tu n’as rien offert à monsieur le docteur? Un café?

Caruso – Non, je vous en prie, sans façons, je suis pressé.

René – La prochaine fois, alors, il y aura d’autres occasions. Un de ces jours, vous pourriez rester manger avec nous?

Caruso – Pourquoi pas. Au revoir.

Caruso sort, en lançant un dernier sourire à Belinda.

René – Au revoir...

Belinda entre dans la chambre et passe une robe de chambre, puis elle revient dans la salle à manger, prend une grosse brosse et se met à nettoyer le sol. Elle évite de regarder René en face et a du mal à répondre à ses questions.

René – Comment c’est possible, qu’ils n’arrivent pas à trouver une paire de fausses jambes pour Pablo? Depuis combien de temps a-t-il eu son accident?

Belinda – Ce n’était pas un accident.

René – Il n’a pas fait exprès de sauter sur une mine.

Belinda – Il l’a cherché...

René – Oui, bon, mais il a assez attendu.

Belinda – Il a violé la loi. Il est allé jusqu’au front et il a sauté sur une mine. Qu’est-ce qu’il espérait trouver?

René – Il déteste la guerre.

Belinda – Et alors, pourquoi est-il allé là-bas?

René – Il voulait la voir.

Belinda – S’il est curieux, il n’a qu’à allumer la radio. Pourquoi il n’a pas fait comme son frère?

René – Pauvre Maurizio.

Belinda - Il n’a même pas attendu l’appel, lui. Il s’est engagé volontaire, et c’était pas pour satisfaire sa curiosité.

René prend sur un meuble une photo encadrée: c’est un portrait de Maurizio, René le regarde tendrement.

René – Tu te rappelles, quand il est allé s’engager? Il est sorti sans même nous le dire. Il portait son bonnet rouge, celui qui est rigolo, avec ses pattes sur les oreilles et sa visière, et où il y a écrit: ALASKA. On aurait dit un esquimau.

Belinda s’interrompt un instant, puis recommence à frotter, avec une énergie accrue, sans faire attention à René.

René – Sûr qu'ils pourraient lui donner une permission. Ça fait huit mois qu'il s'est engagé et on lui a même pas donné un jour.

Belinda – Nous sommes en guerre.

René – Justement, qu'on les laisse un peu respirer, non? Moi, cette guerre, je commence à plus la comprendre. Et pourtant, j'en ai vu beaucoup d'autres. Eeeh, ça, j'en ai vu... Attention, je suis d'accord, si l'opinion d'un vieux type comme moi compte pour quelque chose: s'ils ont décidé de faire la guerre, il doit bien y avoir une raison, mais mon fils, ça fait huit mois qu'il est parti et on ne sait même pas où il combat.

Belinda – Nous ne le savons pas parce que c'est plus sûr comme ça. Il y a trop d'espions et de défaitistes qui rôdent, à commencer par l'autre, là (elle montre la chambre de Pablo). On peut leur dire merci de ne pas nous avoir tous arrêtés à cause de lui.

Pendant que Belinda continue à nettoyer, René prend une bouteille d'eau et un verre dans un meuble de la cuisine, puis il s'assoit et essaie, non sans mal, d'ôter ses chaussures de travail.

René – J'ai pas tellement de raisons de dire merci, moi. C'est une sale période.

(Pause) Tu sais ce que je pensais? Peut-être que je devrais prendre ma retraite.

Avec l'âge que j'ai...

Belinda – Fais comme tu veux.

René – Si je raccrochais, je toucherais une belle indemnité, on pourrait arranger la maison.

Belinda – Cette maison, il faudrait la faire abattre.

René – Avant, je l'aimais, ce métier.

Belinda - Tant mieux pour toi.

René - Sûr. J'aimais bien être croque-mort, parce que c'était, et d'ailleurs c'est encore un métier utile à la collectivité. Mais je peux pas continuer comme ça...

Belinda – Nous y revoilà.

René – Aujourd'hui j'ai apporté six cadavres à la morgue. Avec ce froid, tu vois, les gens tombent comme des mouches: six vieux sans domicile, à mon avis, morts de froid. Que Dieu les accueille dans sa gloire. (Pause) Bon, tu sais quoi? Avant, avec six paquets tu te faisais ton salaire de la semaine, plus dix ou vingt billets de mille, ou au moins une petite chaîne en or, un bracelet, je sais pas... une petite bague, une montre... (Il a enfin réussi à enlever ses chaussures et il les secoue par terre, mais Belinda l'arrête aussitôt)

Belinda – Tu peux arrêter ça? Je viens de nettoyer.

René – Excuse-moi. (Pause) Bon, tu veux savoir combien j'ai sorti aujourd'hui?

Comme salaire, je veux dire, et puis ça... (il sort de sa poche un foulard brodé en soie) Voilà, je suis même pas très fier de te l'offrir...

Belinda – C'est dégoûtant.

René - Ben, il est propre, sinon je l'aurais pas pris.

Belinda – Jette-moi ce foulard, combien de fois faudra-t-il que je te le dise? Je ne veux pas que tu ramènes de vêtements. Ça me dégoûte.

René - D'accord, d'accord, pas la peine de te mettre en colère. (Pause) Bon, ce que j'étais en train de dire... Ça n'en vaut plus la peine, tu comprends? Je ne suis pas vieux, mais je ne suis plus très jeune non plus...

Belinda – Ecoute, tu veux prendre ta retraite? Moi, ça me va, mais ne va pas t’imaginer que tu vas pouvoir traîner dans mes pattes du matin au soir.

René – À vrai dire, c’est pas ça le problème... c’est pas une question d’argent. Si je m’écoutais, je continuerais, sauf que... (Il regarde autour de lui comme s’il craignait qu’on l’écoute) Tu sais, je dois t’avouer quelque chose: on a découvert qu’il y a un réseau de croque-morts clandestins... J’aime pas ça, ils travaillent pas proprement, et on risque tous d’avoir des ennuis. Ils ramassent les cadavres dans la rue sans avoir la licence, et jusque là, bon, rien de nouveau, ça s’est toujours fait... Le vrai problème (Pause) c’est que pour gagner des sous, tuer des gens, ça les arrête pas... Tu comprends? Ils font le guet dans une rue isolée, ils défoncent le crâne d’un passant, ils le détroussent et ils le font disparaître pendant quelques jours. Le moment venu, ils l’apportent à la morgue et là, personne ne leur demande rien... Eux, de toute façon, tout ce qu’ils veulent, c’est qu’il n’y ait pas de cadavres dans les rues le matin...

Belinda - (Elle a fini de nettoyer et elle met un terme à la conversation) Ça, de toute manière, ce sont tes affaires. (Elle ôte rapidement sa robe de chambre, entre dans la chambre et commence à se changer) Donne-moi plutôt un peu d’argent, je vais au marché. Réveille-le et fais lui prendre ses médicaments.

René – (Il ouvre une porte du buffet et y prend un grosse boîte en fer blanc pleine de sachets de sucre en poudre) Comment va-t-il?

Belinda – (Elle est encore dans la chambre. Elle a passé son manteau et est en train de se coiffer) Comme toujours.

René – (Il soulève le double-fond de la boîte et sort des sous) Il a dormi?

Belinda – (Elle sort de la chambre et voit René qui range la boîte dans le buffet) Je crois que oui, mais le capitaine a dit qu’il faut qu’il continue à prendre ses calmants, tu l’as entendu, non? (René lui tend les sous, elle les compte puis se dirige vers la porte, s’arrête, sort un miroir de son sac et se passe un peu de rouge à lèvres). C’est à cause de la douleur, ça pourrait le reprendre, et ça ferait des problèmes.

René – Bien.

Belinda – (En sortant) Et toi, jette-moi ce foulard.

Belinda sort.

René – Moi je le trouvais bien. (Il sort le foulard brodé, le regarde, et le jette dans le seau) On jette trop de choses dans cette maison. Bah... (Il s’approche de la chambre de Pablo, écarte la tenture et, sans entrer, l’appelle) Pablo... réveille-toi... Pablo...

Pablo – (Depuis sa chambre) Qu’est-ce qu’il y a...

René – Il faut que tu te lèves.

Pablo – (Comme précédemment) J’arrive. (Pause) Elle est partie?

René – Oui. Tu as besoin d’aide?

Pablo – (C.p) Hein?

René – Je dis, est-ce que tu as besoin d’un coup de main?

Pablo sort de sa chambre: il est sur un fauteuil à roulettes, ses jambes sont coupées à la hauteur du genou.

Pablo – Tu fais quoi? Tu te moques?

René – Ne plaisante pas, je n’aime pas que tu plaisantes avec le malheur.  
Pablo – Quoi de neuf?  
René – Rien.  
Pablo – Le docteur a dit quelque chose à propos de mes fausses jambes?  
René – Rien. Je regrette.  
Pablo – Il veut me faire craquer.  
René – C’est parce qu’il n’y a rien de disponible.  
Pablo – D’abord, ils m’ont gardé prisonnier dans cette espèce d’hôpital, maintenant ils me gardent prisonnier ici. Personne ne m’a condamné, mais pour eux je suis marqué au fer rouge.  
René – Ce n’est pas ça. Les mutilés de guerre ont la priorité. C’est tout, tu t’imagines bien, non?  
Pablo – (Agacé) Mais quelle guerre?  
René – Allons, Pablo, ne recommence pas...  
Pablo – Quand vas-tu comprendre qu’il n’y a aucune guerre?  
René – Je ne veux plus entendre parler de ça. Prends ton cachet et laisse-moi tranquille. (René donne le cachet à Pablo, qui le prend mais ne l’avale pas)  
Pablo – C’est une mise en scène: tu ne comprends pas?  
René – Ce n’est pas vrai.  
Pablo – Ah bon? Je n’entends aucun coup de feu...  
René – Tu le sais très bien, les combats ont lieu au-delà de la frontière, à quelques centaines de kilomètres d’ici.  
Pablo – C’est une invention.  
René – Si tu as perdu tes jambes, c’est parce qu’il y a la guerre. Une mine de cette guerre-là t’a fait sauter en l’air. Je remercie le ciel que tu sois encore vivant, mais je prie le Seigneur pour qu’il t’aide à retrouver la raison.  
Pablo – Laisse tomber.  
René – Je te l’ai expliqué des dizaines de fois.  
Pablo – Sois gentil, laisse tomber. J’ai eu tort.  
René – Tu es arrivé jusqu’à la frontière, tu es tombé dans un champ de mines et tu as été blessé...  
Pablo – Excuse-moi, j’avais promis, je ne devais plus en parler.  
René – Nos soldats t’ont sauvé, mais tu as violé la loi (Pause) Je suis désolé, mais c’est ce qui s’est passé. Aucun civil ne peut rejoindre le front, aucun. Question de sécurité et de secret. C’est pour ça qu’on t’a arrêté et maintenant, tu es sous notre responsabilité. Nous sommes en guerre, c’est normal, non?  
Pablo – Il-n’y-a-aucune-guerre.  
René – Ah.... Pourquoi tu ne demandes pas à ton frère? Ça fait des mois qu’il se bat... Un peu de respect, au moins pour lui, un peu de respect.  
Pablo – Pense ce que tu veux, tôt ou tard tu comprendras toi aussi.  
René – Il n’y a rien à comprendre. (Pause. Puis il se dirige vers la chambre à coucher) Maintenant essaie de ne pas faire de bruit, j’ai eu une nuit affreuse. J’ai besoin de dormir.

René entre dans la chambre. Pablo regarde autour de lui, puis il prend la radio sur l’étagère.

René – (Depuis la chambre) Et prends ton cachet, sinon tu vas aller mal...



Pablo avale un cachet et allume la radio. La lumière baisse jusqu'au noir complet, en arrière-fond sonore une voix métallique, sans rien de naturel, lit un bulletin de guerre sommaire.

Radio - Bulletin radiophonique de neuf heures. Nouvelles du front. Nord-Ouest. Alliés: 10 blessés, 3 tombés, 5 disparus; troupes ennemies: 35 blessés, 59 tués. Nord-Est. Alliés: 1 blessé, aucun tombé, 2 disparus. Troupes ennemies: 24 blessés, 73 tués. Le total des ennemis capturés s'élève maintenant à 4596 unités. Le front ne s'est pas déplacé, nos soldats combattent valeureusement, des actes d'héroïsme ont été signalés. Prochain bulletin à onze heures.

## NOIR

La lumière monte lentement et éclaire la salle à manger, où se trouvent Pablo et René. Pablo tient encore la radio en main, il change sans cesse de fréquence en s'arrêtant de temps à autre sur un thème musical. René est assis à sa table devant la boîte en fer blanc où tout à l'heure il a pris de l'argent. La boîte est pleine de sachets de sucre, certains sont éparpillés sur la table: c'est la collection de René, qui remet de l'ordre parmi ses "pièces".

René – Regarde celle-ci, jolie, hein? Elle vient de Prague... comment ça se prononce, tu crois? U Zlaté hrusky... Oh, et celle-là... celle-là, je m'en souviens. Je l'ai eue en Hollande, à Amsterdam... Hôtel Prinsenkelder... une excursion organisée par le boulot. Celle-là vient de Croatie... Restaurant Korkula, Zagreb... Jolie, hein? Un peu abîmée... Ce qui compte, c'est qu'elle reste bien fermée. Une collection de sachets de sucre a de la valeur s'il y a du sucre dans les sachets, pas vrai?

Pablo – C'est la moindre des choses, je pense.

René – Celle-là, je l'aime bien, je l'ai prise pendant mon voyage de nocces... à Paris, elle vient du Restaurant Polidor... un endroit magnifique, romantique... Une collection, c'est comme un album photo, c'est plein de souvenirs. Celle-ci, par exemple, je l'ai prise dans un petit village perdu au fin fond de la France... Hôtel la Poste, Culan... Y avait pas un chat... rien que les gens qui faisaient partie de l'excursion.

Pablo - Quel bonheur.

René – Au moins, avec ces excursions, j'ai vu un peu de pays. Maintenant, c'est pas le moment de voyager.

Pablo – Personne ne renonce à ses vacances.

René – Je n'aime pas ça, je trouve que ce n'est pas juste. C'est tout.

Pablo – Moi, j'aimerais bien partir.

René – C'est normal, tu es jeune?

Pablo – Dans cet état? Je suis plus vieux que toi.

René – Ne dis pas ça, tu verras. C'est juste une question de temps.

Pablo – Je n'y crois pas.

René – Tu auras tes jambes, tu recommenceras à bouger et tu oublieras ce qui

t'est arrivé.

Pablo – Je ne veux pas oublier.

René – Ne dis pas de bêtises. On invente des choses pas possibles, des trucs incroyables. Tu ne crois quand même pas qu'on va te donner des jambes de bois, hein?

Pablo – Non, même pas des jambes de bois.

La porte s'ouvre et Belinda entre, chargée de sacs à commission. Elle est un peu essoufflée mais étrangement joyeuse.

Belinda – Me voilà. (À René) Dis, il y a encore un ou deux sacs en bas, devant la porte, tu peux descendre les chercher, moi je n'en peux plus.

René se dirige lentement vers la porte et sort, tandis que Belinda commence à sortir les courses des sacs et à les ranger dans les étagères; mais elle a du mal à trouver de la place, car le buffet est plein de toutes sortes de boîtes. Pablo, pendant ce temps, allume la radio et commence à changer de fréquence sans s'arrêter sur aucun programme en particulier, avec pour résultat de porter sur les nerfs de Belinda.

Belinda - Soit tu éteins, soit tu choisis une station.

Pablo – Bonjour!

Belinda – (Sans le regarder) 'jour.

Pablo – Fait des courses?

(Belinda continue à ranger et marmonne un "oui" incompréhensible)

Pablo – Y a du choix... (Il prend une boîte et la regarde en feignant de s'intéresser)

Belinda – (Elle lui ôte la boîte des mains) Arrête ça.

René entre, chargé de sacs.

René – Un ou deux sacs, tu parles!

Belinda – Aide-moi à ranger ça.

René – Mais qu'est-ce qu'il y a dans ce sac, du plomb?

Belinda – Des pêches au sirop, elles étaient en promotion, j'en ai acheté une ou deux boîtes... Il paraît qu'il y a une trêve...

René – Vraiment?

Belinda – Le sucre, mets-le là, si tu le laisses en bas ça va attirer les fourmis... J'ai acheté pas mal de sucre, je me méfie...

René – De quoi?

Belinda – Si tout le lait ne tient pas sur l'étagère, on pourrait le mettre à côté du frigo, ça se garde... Donne-ça, je m'en occupe... On sait jamais. Pour l'instant les combats sont loin, mais il faut être prêts.

Pablo monte le son, jusqu'à un seuil insupportable.

Belinda – Je t'ai dit d'éteindre ce poste.

Pablo baisse brusquement le son.

René – (Il sort d'un sac des sachets de gélatine sous vide) Et ça, c'est quoi?

Belinda – Oh, c'est incroyable: chaque dose de gélatine, c'est un repas complet.

René – Qu'est-ce qu'ils ne vont pas inventer...

Pablo – (Montant de nouveau le son) Entrée, plat principal et dessert en gélatine... Ça doit être spécial.

Belinda – Tu vas éteindre, à la fin? Pourquoi tu vas pas dormir?

Pablo – (Il baisse le son) Je préfère rester assis. J'irais bien faire deux pas, mais il y a un petit vent que je n'aime pas trop.

René – Arrête, Pablo

Belinda – (À René) Il a pris son médicament?

Pablo – Il l'a pris.

Belinda – Le capitaine a dit qu'il peut en prendre deux toutes les six heures...

Pablo – Je n'en ai pas besoin.

Belinda – Alors arrête. Je suis en train de perdre patience.

René – Pablo, passe à côté.

On sonne à la porte.

René – Tu attends quelqu'un?

Belinda – Qui veux-tu que j'attende?

René sort de la salle à manger pour aller ouvrir.

René – J'arrive, j'arrive... (Il rentre en proie à une forte excitation, il a une lettre en main) C'est Maurizio!

Belinda – Il a écrit?

René – Oui!

Belinda arrache la lettre des mains de René, elle la regarde un instant et déchire l'enveloppe. Ses yeux se sont mis à briller, elle lit à mi-voix, en souriant de temps en temps.

Belinda – Maurizio...

René – Qu'est-ce qu'il dit?

Belinda – Il va bien... Il est heureux...

René – Il va revenir? Ils lui donnent une permission...

Belinda – Il combat jour et nuit, mais il est content...

Pablo ne veut pas entendre, il s'est bouché les oreilles...

Belinda – Il est devenu l'ami d'un capitaine...

René – Tu veux bien la lire du début à la fin!

Belinda – Tu as raison, d'accord. "Chers parents, cher Pablo, comment allez-vous?

Moi, je vais bien, même si l'ennemi nous oblige à nous battre jour et nuit, je suis

fort et j'ai confiance dans notre victoire. Je suis heureux de vous savoir chez nous,

en train de travailler, heureux de pouvoir passer vos journées en paix...

Pablo – C'est la même!

Belinda – Tu veux bien te taire. (Elle recommence à lire) “Je combats avec fierté pour défendre votre droit à ce bonheur. J'ai un ami capitaine qui m'aide à passer les moments difficiles, la nostalgie qui parfois me prend. Je comprends que ce qui compte, ce n'est pas combien de temps durera cette guerre, ni quand je pourrai rentrer à la maison. Ce qui compte, ce sont les valeurs que nous défendons: moi, ici, sur le front, et vous, chaque jour, avec votre patience et votre espoir. Je vous embrasse tous. Maurizio”

Pablo – C'est toujours la même lettre: vous êtes idiots, ou quoi?

Belinda – Et alors?

Pablo - Et alors!?

Belinda - Sûrement que pour des raisons de sécurité il ne peut pas écrire autre chose.

René – L'important, c'est qu'il va bien.

Pablo – Elles sont ronéotypées, ces lettres, vous voyez bien qu'elles sont toutes pareilles.

Belinda – (À René) Dis-lui d'arrêter.

René – Elle a raison, Pablo, va dans la pièce d'à côté maintenant.

Pablo – Une fois par semaine, la même lettre.

Belinda – (À René) Donne-lui un autre cachet, on verra s'il se calme.

Pablo – C'EST PAS LUI QUI ÉCRIT!

Belinda – Tu n'es qu'un défaitiste. Ton frère risque sa vie, il se bat...

Pablo – Qu'est-ce qui le prouve?

René – (Il se met en colère, il va vers Pablo et lui met la lettre sous les yeux) Ça, ça le prouve. C'est la même lettre? C'est un ronéo? Ça ne fait rien. Tu la reconnais, c'est pas la signature de Maurizio?

Pablo – Vous êtes aveugles! Aveugles!

Belinda – Et toi, tu es fou! Je vais te faire enfermer, c'est ça qu'il te faut, c'est là qu'est ta place, dans une cage.

## NOIR

Dans l'obscurité, la radio transmet le bulletin de guerre, aussi succinct que les précédents.

Radio - Bulletin radiophonique de dix-neuf heures. Nouvelles du front. Nord-Ouest. Alliés: 2 blessés, 2 tombés, aucun disparu; troupes ennemies: 62 blessés, 43 tués. Nord-Est. Alliés: aucun blessé, aucun tombé, 3 disparus. Troupes ennemies: 54 blessés, 89 tués. Le total des ennemis capturés s'élève maintenant à 7896 unités. Le front a avancé de dix kilomètres, des actes d'héroïsme ont été signalés parmi nos troupes. Le ministre de la Défense a déclaré qu'on ne pouvait prévoir la durée de la guerre. Prochain bulletin à vingt-et-une heures.

La lumière monte lentement, éclairant la salle à manger. René et Pablo sont

attablés, devant ce qui reste d'un dîner: les couverts, une carafe d'eau, une bouteille de vin et quelques boîtes de conserve. Avec un couteau, Pablo s'amuse à couper l'écorce d'une orange en tout petits morceaux; René sirote un verre de vin.

René – Ta mère ne rentre pas. Je la connais, elle va attendre le bon moment. Quand je serai au boulot, et quand toi tu seras couché.

Pablo – On est bien, là. C'est silencieux. J'aime le silence.

René – J'aimerais bien t'emmener à la mer. Un jour où il n'y a personne. Tu te souviens? Quand tu étais petit...

Pablo – J'aime la mer.

René – Pablo, il faut y croire!

Pablo – À quoi?

René – Tu vas y arriver. Tu vas guérir. Tout redeviendra comme avant.

Pablo – S'il te plaît.

René – Tu dois guérir intérieurement.

Pablo – Mais comment tu parles? Tu répètes par cœur les phrases du docteur, maintenant?

René – C'est la vérité.

Pablo – La vérité, je la connais, moi. Je l'ai vue.

René – Vas-y, dis.

Pablo – Si ça se trouve, c'est juste un rêve.

René – Tu vois? Réfléchis: c'est juste un rêve.

Pablo – Mais à la fin du rêve, je me retrouve pour de vrai avec les deux jambes en moins.

René – Parce que c'est ce qui s'est passé: cette mine a explosé, et alors elle a créé ce rêve et elle a emporté tes jambes.

Pablo – J'arrive jusqu'au front. J'ai pris un train. Pour tout dire, ça n'a pas été bien difficile, tout est calme. Les gens voyagent, ils se baladent, ils mangent. Tout suit son petit bonhomme de chemin, c'est une journée normale, comme les autres. Je descends du train, dans un village à la frontière. La gare est déserte, dans les rues il n'y a personne. Il y a une digue, l'eau a recouvert presque toutes les maisons, les habitants s'en sont allés, à la surface de l'eau on voit pointer les tuiles de quelques toits. De l'autre côté de la digue, c'est la zone du front qui commence...

René – Et toi, tu n'aurais pas dû y aller, de l'autre côté.

Pablo – C'est un rêve. Dans un rêve, les interdictions, ça compte pas.

René – D'accord.

Pablo – Je marche le long d'une route déserte. Le silence me glace le sang, je n'aime pas ça du tout, c'est un silence de mort. Je n'aime pas les silences de mort. La digue est fermée, l'eau ne coule pas. Il n'y a pas âme qui vive. À un moment donné, je tombe sur un panneau blanc, avec écrit en rouge: ZONE DE GUERRE INTERDIT. LIMITE INFRANCHISSABLE.

René – C'est tout?

Pablo – C'est le premier panneau. Ensuite, il y en a d'autres, des centaines. Une forêt de panneaux. Plus j'avance, et plus le nombre de panneaux augmente.

René – Comme des champignons.

Pablo – Comme des champignons vénéneux. Il en sort de partout. Il faut faire attention à ne pas marcher dessus. Je continue à avancer. ZONE DE GUERRE.

ZONE DE GUERRE. ZONE DE GUERRE. ZONE DE GUERRE. Mais pas de guerre. Je marche, sur des kilomètres, dans un sens et dans l'autre. Pas de guerre. Pas de soldats, pas d'armes. Je ne vois pas de ruines.

René – Alors tu es heureux?

Pablo – Je suis désespéré de bonheur. Je commence à courir, mon cœur est prêt à exploser, je le sens qui gonfle, mes temps battent, j'ai des sueurs froides, la sueur me couvre les yeux, ça fait un voile irritant, je tombe, je me relève, tout crotté de terre. Je me nettoie la bouche et les yeux. Il n'y a pas de guerre!

René – Et comment est-ce que tu t'es blessé?

Pablo – Je ne sais pas. Dans le rêve, je rêve un autre rêve.

René – Je n'ai pas compris.

Pablo – Dans le rêve, je me retrouve dans un lit, je m'endors et je rêve. Je rêve que je prends un train pour rentrer à la maison. Je veux donner la nouvelle à tout le monde, dire la vérité: la guerre n'existe pas. Je m'arrête devant chaque compartiment, je crie aux passagers ce que j'ai vu: il n'y a pas de guerre! Soyez heureux! N'ayez pas peur!

René – Et eux?

Pablo – Ils me regardent de travers. Ils sont scandalisés. Tous, tous, ils me disent: mais comment osez-vous? À la fin, le train arrive en ville. Ici, dans notre ville. Alors je descends en courant. Je rencontre d'autres gens. Des centaines. Ils marchent dans la rue, ils sourient, ils font des courses, ils entrent dans les cinémas, dans les restaurants, alors j'ai un doute. Peut-être qu'on les a mis au courant.

René – Au courant de quoi?

Pablo – Qu'il n'y a aucune guerre. Ils n'ont plus peur.

René – Pablo, nous sommes en guerre.

Pablo – Attends. N'oublie pas. C'est juste mon rêve. C'est quelque chose qui reste entre nous.

René – D'accord, d'accord.

Pablo – Bon, alors je rencontre un type, et je le prends dans mes bras. C'est un ami. Ça fait longtemps que je ne l'ai pas vu. Il est un peu surpris. Alors? que je lui dis. Tu es au courant? La guerre n'existe pas. Et lui, qui avait l'air si heureux, devient grave, il détourne les yeux et il s'éloigne. Je le suis, il entre dans un bar, j'entre moi aussi: tout le monde est joyeux, les gens mangent et boivent, trois gars sont en train de trinquer. La nouvelle a dû leur arriver, me dis-je. Mais à la radio, la musique s'arrête et on entend le bulletin de guerre habituel. Des chiffres, peu de mots. Pas la moindre pitié. Des hommes morts, comme une combinaison: 11 – 9 – 8 – 5 – 7 – 43.

Alors je me réveille de ce rêve que je fais dans le rêve, et je me retrouve dans le premier rêve. Allongé, sans jambes. Et je me réveille de ce rêve-là aussi, mais je suis encore là, étendu, j'ai très mal, et mes jambes, voilà. Ce qui en reste, c'est ça (Pablo montre ses jambes mutilées).

René – C'est une rêve étrange.

Pablo – Et si c'était vrai? Il y a toujours une part de vérité...

René – Nous savons que ce n'était qu'un rêve. C'est ce qu'on avait décidé.

Pause

Pablo – Par moments, j'ai vraiment très mal aux jambes. J'ai mal aux jambes que

je n'ai plus.

René – C'est pour ça que tu prends des médicaments.

Pablo – Une douleur lancinante aux jambes.

René – Je suis désolé, Pablo, crois-moi, je souffre énormément de te voir comme ça.

Pablo – Tu as peur?

René – De quoi?

Pablo – De la guerre.

René – J'ai cinquante-cinq ans. Des guerres, j'en ai connu beaucoup, mais je n'ai jamais vu un homme tirer sur un autre, ni quelqu'un se faire tuer, malgré le travail que je fais... (Pause) Alors bien sûr, comme ça, c'est facile de s'habituer. Mais je me fais du souci... pour toi, pour Maurizio. Évidemment, des fois j'ai aussi un peu peur: nous nous battons contre un ennemi qui ne nous a jamais vaincus, mais un jour, nous pourrions nous réveiller avec une mauvaise surprise.

Pablo – Dors.

René – Hein?

Pablo – Dors. Dormez tous. (Pause) Écoute-moi.

René – Je t'ai assez écouté. Maintenant, il faut que j'aille travailler, il est tard.

Pablo – Attends. Essaie de t'imaginer, rien qu'un instant. S'il y a une guerre, il y a un ennemi. S'il y a un ennemi, on doit se défendre, c'est l'état d'urgence. L'urgence justifie tout, on laisse l'État s'occuper de tout, tenir bon, combattre. C'est eux qui pensent à ça pour nous. Notre vie peut continuer: manger, boire, dormir, travailler, acheter, faire la fête. Un peu de solidarité. Patriotisme pour les soldats, minute de silence pour nos morts, mais pas plus d'une minute, pas le temps de s'arrêter. Voilà. Mais ce qui compte, le plus important, c'est de ne pas penser. Ils pensent à ça pour nous.

René – Je ne te suis pas.

Pablo - Si on fait disparaître l'ennemi, on fait disparaître la peur. Et alors, voilà qu'on va commencer à penser, mais eux, ils n'aiment pas qu'on pense: on perdrait l'habitude de la guerre, et ça, ce serait gênant (Pause) J'ai besoin de mes jambes.

René – Je sais. Tu les auras.

Pablo – Comme ça je pourrai aller raconter partout ce que j'ai vu.

René – C'est un rêve.

Pablo – C'est la vérité. Il n'y a qu'à aller dans cette forêt, après la digue. Quand j'aurai de nouveau des jambes, j'y retournerai, mais pas tout seul, je trouverai quelqu'un qui accepte de me suivre.

René – Et après?

Pablo – Nous serons deux à avoir vu: cette guerre n'existe pas, ils l'ont inventée pour qu'on s'habitue à d'autres guerres. Nous le raconterons aux autres, et nous serons dix à savoir, puis cent, mille, cent-mille, un million. La radio ne sert à rien, nous verrons avec nos yeux. Il ne faut pas avoir peur.

René – C'est un rêve, Pablo, rien qu'un rêve.

## NOIR

Dans l'obscurité, la radio transmet le bulletin de guerre habituel, aussi sommaire que les précédents.

Radio - Bulletin radiophonique de sept heures. Nouvelles du front. Nord-Ouest. Troupes ennemies: 93 blessés, 79 tués. Nord-Est. Troupes ennemies: 46 blessés, 83 tués. Le total des ennemis capturés s'élève maintenant à 9296 unités. Le front a avancé de dix kilomètres, des actes d'héroïsme ont été signalés parmi nos troupes. Le ministre de la Défense déclare que la guerre durera encore un certain temps. Prochain bulletin à neuf heures.

Après le bulletin, la radio recommence à passer de la musique. En même temps, la lumière monte, éclairant la salle à manger: Belinda est assise à table, elle chantonne un petit air qui est en train de passer à la radio, tout en se mettant du vernis à ongles. Au bout de quelques secondes, trois coups de sonnette à la porte d'entrée la font sursauter. Belinda remet une dernière fois sa toilette en ordre et se lève pour aller ouvrir.

Belinda – (À voix basse) J'arrive! J'arrive!

Elle ouvre la porte et Caruso entre, tenant un grand bouquet de marguerites jaunes.

Caruso – J'ai trouvé ces fleurs dans les escaliers, elles sont pour vous, peut-être, madame?

Belinda – Capitaine, vous me gênez... (Elle prend les fleurs et les arrange dans un vase qu'elle place ensuite au centre de la table).

Caruso – Je vous jure que je n'y suis pour rien. Un admirateur mystérieux, peut-être...

Belinda - Vous croyez? C'est possible.

Caruso – (Il prend Belinda par la taille et l'attire brusquement à lui, en faisant mine d'être jaloux) Possible!? Je veux savoir son nom, je vais le tuer.

Belinda – Tu ferais ça pour moi?

Caruso – Qui est-ce? Dis-le-moi

Belinda – C'est un médecin militaire.

Caruso et Belinda s'embrassent. Le médecin se débarrasse de son manteau, de son pistolet dans son étui, de son chapeau et de son sac, posant le tout sur une des chaises près de la table.

Caruso – Je n'aime pas les médecins.

Belinda – Ils sont très attirants.

Caruso prend Belinda dans ses bras, il la pousse vers la table et commence à l'embrasser avec passion. Belinda se dégage, l'attrape par la cravate et le tire vers la chambre à coucher, tout en se remettant à l'embrasser.

Belinda – Pas ici! Tu veux le réveiller?

Caruso - Tu veux que je m'en aille, alors?

Belinda – Arrête. Tu dois rester avec moi.



Caruso et Belinda entrent dans la chambre. Ils se jettent sur le lit et s'embrassent passionnément, s'arrêtant de temps à autre pour rire et murmurer des mots d'amour. Quelques secondes s'écoulent, puis Pablo sort de sa chambre en évitant de faire du bruit, et entre dans la salle à manger.

Pablo – (DouceMENT) C'est écoeurant!

Pablo détourne son attention de Caruso et Belinda, intrigué par les objets appartenant au docteur. Il prend le sac, l'ouvre puis le repose à sa place. Il voit alors le pistolet, il le regarde avec curiosité, il fait semblant de viser, le regarde à nouveau, puis le remet sur la table, là où il l'a trouvé. Comme personne ne fait attention à lui, il s'approche de la petite bibliothèque, prend un des gros volumes de l'encyclopédie, le lève et le jette par terre d'un coup sec. Il regagne aussitôt sa chambre, et reste à épier derrière la tenture; en même temps, Caruso, en tricot de corps et en slip, apparaît terrorisé et entre dans la salle à manger, prêt à affronter l'ennemi éventuel...

Caruso – Qui est là? Qui a fait ça?

Belinda – (Depuis la chambre, un peu agacée) C'est rien... Reviens là.

Caruso – Un coup sec, comme une explosion. Tu n'as pas entendu?

Belinda – (idem) Mais quelle explosion? (Elle entre dans la salle à manger en robe de chambre) La seule chose qui a explosé, ici, je sais ce que c'est... c'est mon petit soldat...

Caruso – (Il ouvre la porte, il jette un coup d'œil dehors) J'aime pas ça... pas du tout, je t'assure. Il y a des espions partout.

Belinda – Qui est-ce qui pourrait bien venir te chercher ici?

Caruso – (Il entre dans la chambre, ressort avec ses pantalons et sa chemise, et se rhabille) Ils pourraient m'avoir suivi.

Belinda – Allez, assieds-toi. Tu veux un café?

Caruso – (Il finit de s'habiller puis s'assoit à table) Éventuellement.

Belinda – De quoi as-tu peur?

Caruso – Rien . C'est une sale période.

Belinda – Je suis là.

Caruso – Tu as raison. J'aimerais avoir plus de temps à passer avec toi.

Belinda – On pourrait se voir plus souvent. Demande une permission, on passera tout le temps que tu voudras ensemble.

Caruso – Pas maintenant, ce n'est pas moment.

Belinda lui sert un café. Puis elle prend la boîte en fer blanc où René range sa collection de sachets de sucre et la tend à Caruso.

Belinda – Choisis...

Caruso – C'est quoi?

Belinda – Du sucre. C'est à René, une collection idiote. Sous le sucre, il cache les sous, il me prend pour une imbécile...

Caruso – (Il prend un sachet) Hôtel Tverskaya... Moscou... dis donc!

Belinda – Russe.

Caruso – Ça te plairait de voyager avec moi?

Belinda – Je te suivrais jusqu'au bout du monde.

Caruso tend la main à Belinda, il la prend doucement par la taille et l'attire vers lui. Belinda le regarde transportée et s'assoit sur ses genoux.

Caruso – Je trouverais un hôtel au cœur d'une vieille ville française, la chambre la plus romantique qu'ils auraient. Du papier peint à fleurs aux murs, un lit grand mais pas trop...

Belinda – Avec le petit déjeuner servi dans la chambre?

Caruso – Tu peux y compter.

Belinda embrasse Caruso sur les lèvres.

Belinda – Aujourd'hui, j'ai entendu une histoire à la radio.

Caruso – Tu écoutes tout le temps la radio, quand je ne suis pas là?

Belinda – J'ai pensé à nous. C'est l'histoire d'un homme et d'une femme qui s'aiment à la folie. Ils sont beaux et romantiques, mais elle, son mari la persécute. Une espèce d'avocat, obsédé par son travail, il n'est jamais à la maison, mais quand il rentre, il la harcèle et lui fait des scènes de jalousie... La femme n'en peut plus, alors elle réussit à convaincre son amant de tuer le mari. Ensemble, ils organisent un plan parfait, ils vont faire croire que l'homme a été tué à cause de ses affaires. C'est quand même un type louche, ça se pourrait que quelqu'un veuille le tuer, et personne ne va le regretter, au contraire...

Caruso – Et après?

Belinda – Je ne sais pas. C'est une histoire à épisodes.

Caruso - Je n'aime pas les histoires qu'ils donnent à la radio.

Belinda – C'était tellement romantique.

Caruso – À chaque fois, ça s'arrête au meilleur moment.

Belinda – C'est une histoire vraie.

Caruso – Oui, bien sûr.

Belinda – Ça pourrait être notre histoire.

Caruso – Ton mari n'est pas avocat.

Belinda – Non. Mais il me persécute. (Pause) Caruso, libérons-nous de l'un et de l'autre, et fuyons.

Caruso – Vraiment, tu voudrais qu'on fasse ça?

Belinda – (Dans un murmure) Tue-le, je t'en prie: délivre-moi de René. Avec son argent, on pourrait partir assez loin...

Caruso – (En riant. Il croit qu'elle plaisante) Tu es folle!

Belinda – Il ne nous arrivera rien. Qui se rendra compte de la disparition d'un vieux croque-mort? Un type qui charge et qui décharge des morts toutes les nuits, qui trafique du cadavre, ça peut disparaître dans le néant, ça ne scandalisera personne...

Caruso – Si, peut-être à la radio...

Belinda – Tu te trompes, et tu le sais.

Caruso – (Il devient plus sérieux) Mais, dis donc, qu'est-ce que tu racontes?

Belinda – On pourra vivre ensemble. Rien que nous deux.

Caruso – Naturellement. Toi et moi, et Pablo.

Belinda – J’ai pensé à lui aussi.

Caruso – Tu veux l’éliminer? Deux d’un coup? Mais qu’est-ce qui te prend?

Belinda – Il a perdu la tête. Tu dois bien avoir un ami quelque part, qui serait prêt à faire enfermer un pauvre malade mental dans un asile?

Caruso – Je ne comprends pas si tu blagues ou si tu parles sérieusement.

Belinda se met debout. En faisant mine d’être fâchée, elle prend la tasse de Caruso et la pose dans l’évier.

Belinda – Dis que tu ne veux pas de moi, alors.

Caruso – Belinda, ce jeu ne me plaît pas.

Sortant de sa chambre, Pablo s’avance soudain, il vient se placer dans son fauteuil à roulettes à côté de la table, en face des deux amants. Belinda et Caruso sont surpris, mais ne se démontent pas.

Pablo – Je dérange?

Belinda – Le capitaine est venu pour toi.

Pablo – Je croyais qu’il devait arriver plus tard.

Caruso – (Il se lève et prend son sac) Aujourd’hui, c’est le jour de la visite psychiatrique.

Pablo – Est-ce qu’on ne l’a pas déjà faite la semaine dernière? J’ai déjà perdu mes jambes, je n’ai pas besoin d’un trituration de cerveau.

Caruso commence à fouiller dans son sac, il en extrait une chemise, un bloc-notes, un magnétophone.

Caruso – C’est la procédure.

Pablo – Trouvez-moi une paire de jambes! Après, je disparaîs de la circulation, vous ne serez plus obligé de me supporter et vous aurez la maison pour vous toutes les nuits.

Belinda – Pablo! Comment te permets-tu?

Pablo – Je faisais une proposition.

Caruso s’est rassis. Il a pris quelques notes sur un formulaire, il est prêt à conduire l’examen.

Caruso – Pouvons-nous commencer?

Pablo – C’est moi qui commence?

Caruso – Pardon?

Pablo – Est-ce que je peux commencer?

Caruso – Ne me faites pas perdre mon temps.

Belinda – Je vais faire un tour au marché. (Elle va dans la chambre prendre son manteau et le passe)

Pablo – Reste. C’est marrant.

Belinda – (Elle quitte la chambre, et ouvre la porte d’entrée) Je ne pense pas. Au revoir capitaine. (Elle sort)

Caruso – Au revoir.

Pablo – Vous pourriez donner des récompenses.

Caruso – Comment?

Pablo – À chaque bonne réponse, une récompense. Pas forcément de l'argent.

Caruso – Ce n'est pas un jeu de devinettes.

Pablo – Et à chaque mauvaise réponse, une décharge électrique... mais légère, juste pour rire.

Caruso – Arrêtez de faire le pitre.

Pablo – Et si je répons bien à toutes les questions, c'est vous qui recevez une décharge, et moi, mes fausses jambes? C'est d'accord?

Caruso – La procédure en vue de l'attribution des membres artificiels prévoit que le patient soit soumis à un test psychologique d'aptitude.

Pablo – Là, vous commencez à parler un peu trop compliqué.

Caruso – Le patient doit offrir des garanties de fiabilité sociale suffisantes pour obtenir la prothèse.

Pablo – Mais comment vous parlez?

Caruso – C'est le règlement.

Pablo – Je hais les règlements.

Caruso – Procédons.

Pablo – Mais ce sont des jambes qu'il me faut!

Caruso – Précisément, c'est pour ça que je suis là. Est-ce que nous pouvons commencer? (Pause, il lit les questions sur le formulaire) Avez-vous souffert de maux de tête?

Pablo – Je ne me souviens plus.

Caruso – (Caruso note la réponse) Vous est-il arrivé de vous sentir dans l'impossibilité de chasser des mots, des pensées ou des images dénuées de sens?

Pablo – Un peu, quand je me réveille. J'ai comme un cercle qui me serre ici...

Caruso – (idem) Avez-vous eu des sensations d'évanouissement ou de vertige?

Pablo – Rien n'a plus de sens pour moi.

Caruso – (idem) Avez-vous remarqué une baisse de votre plaisir ou de votre appétence sexuels?

Pablo – L'absence d'équilibre provoque des vertiges. À la longue, c'est une sensation agréable.

Caruso – (Il s'arrête, agacé) Êtes-vous en train de vous moquer de moi?

Pablo – Je dois vraiment répondre à cette question?

Caruso – Est-ce que vous voulez bien comprendre? Ce n'est pas un jeu.

Pablo – C'est un jeu. Je vous explique: moi, je suis fou, j'ai une maladie et je répons d'une façon absurde... vous, vous devez découvrir quelle maladie j'ai...

Caruso – Arrêtez.

Pablo – Allez... Ici, tout le monde fait semblant. Donnez-moi un rôle, à moi aussi.

Caruso – Vous les voulez, ces jambes? Répondez à ces questions.

Pablo – Si c'est comme ça que vous prenez les choses.

Caruso – Allons-y. Donc. (Pause. Il reprend le formulaire et cherche la question qu'il doit poser à Pablo, prêt à noter chacune de ses réponses) Avez-vous tendance à critiquer les autres?

Pablo – Je ne me souviens pas.

Caruso – Avez-vous l'impression que les autres peuvent contrôler ou guider vos pensées?

Pablo – Je n'aime pas juger. Mais parfois...

Caruso – Avez-vous entendu des voix que d'autres personnes n'entendaient pas?

Pablo – On m'a appris à ne pas penser.

Caruso – Avez-vous déjà eu des accès de colère incontrôlables?

Pablo – Je me trompe, ou il y a quelqu'un qui vous appelle?

Caruso – Pardon?

Pablo – Il y a quelqu'un qui vous appelle, ou c'est juste une impression que j'ai?

Caruso – Mais qu'est-ce que vous dites?

Pablo – Vous avez trouvé?

Caruso – Ça suffit. Nous perdons notre temps. Vous n'irez nulle part comme ça.

Pablo – Ça, je sais, regardez dans quel état je suis.

Caruso – Et vous y resterez longtemps, vous pouvez me croire.

Pablo – C'était juste un jeu. Vous n'avez pas compris? Vous posez une question, et moi je réponds à la question précédente, ça donne des choses bizarres, un peu absurdes. À la première question, on répond je ne me rappelle plus et puis on commence... Vous me demandez: qu'est-ce que vous pensez de la guerre? Moi: je ne me rappelle plus. Ensuite: vous aimez les militaires? Et moi: c'est une pure invention... C'est facile, vous avez compris? Amusant, non?

Caruso – Nous en avons fini pour aujourd'hui.

Caruso commence à ranger ses affaires: le formulaire, la chemise, le bloc-notes.

Pablo – Ne vous fâchez pas.

Caruso – Je regrette, je voudrais vous aider.

Pablo – Je crois aussi savoir pourquoi vous êtes tellement nerveux.

Caruso – (Il se lève et met son manteau) Faites bien attention, vous n'avez pas l'air de vous rendre compte...

Pablo – Mais si... Je me rends compte, parfaitement. Vous voulez m'éliminer, hein? Qui en premier, moi ou René?

Caruso – Vous êtes complètement fou. Vous savez que vous risquez l'internement dans un asile? Vous n'avez pas pensé à ça?

Pablo – Je me trompe ou ça fait partie du plan?

La porte d'entrée s'ouvre, René entre, affligé comme à son habitude. Il entre sur scène et dès qu'il voit le docteur, il l'arrête.

René – Oh! Justement vous êtes là, docteur. Je suis content de vous voir, Dieu vous bénisse.

Caruso – J'allais partir.

René – Juste un instant, je vous en prie. Il faut absolument que je vous parle.

Caruso – Bon, mais faites vite.

Pablo – Laisse-le donc, tu ne vois pas qu'il est pressé.

René – Pablo, s'il te plaît. (À Caruso) J'imagine que vous êtes déjà au courant, peut-être même que les autorités ont été mises au courant aussi, mais j'ai confiance en vous, et je pense que vous êtes sensible à certaines questions...

Caruso – Venez-en au fait.

René – Vous avez raison, pardonnez-moi. Alors voilà, je vous dis ce qu'il en est, et vous verrez s'il y a lieu de dénoncer la chose...

Pablo allume la radio et se met à changer de fréquence sans jamais s'arrêter sur un programme précis.

René – Monsieur le capitaine, vous avez certainement entendu parler de l'existence d'une bande de croque-morts qui agissent clandestinement.

Caruso – C'est possible.

René – Mais vous ne savez peut-être pas que ces derniers temps, il ne s'agit plus de petites entorses administratives. La situation s'est aggravée, et je crois qu'il faut mener une enquête...

Caruso – Je ne suis pas policier.

René – Mais étant donné votre position, vous devriez être informé de ces choses-là. (Pause, il regarde autour de lui comme s'il craignait d'être écouté) Ces croque-morts tuent les gens. Ils font le guet dans une rue isolée, ils attendent qu'un malheureux passe tout seul par là, ils le tuent et ils lui prennent tout ce qu'il a. Ensuite, ils livrent le cadavre à la morgue et ils encaissent l'argent.

Caruso – Il faudrait fournir des preuves.

René – C'est très simple. Il suffit de vérifier auprès de la morgue. Vous savez comment ça marche là-bas. Ça leur est égal que le mort soit mort parce que Dieu l'a rappelé à lui ou parce qu'on lui a défoncé le crâne. Ils ferment un œil, et si on les paie, ils ferment les deux.

Caruso – J'ai l'impression que vous avez beaucoup d'imagination. Cependant...

Pablo – (Interrompant Caruso) Moi aussi j'ai une histoire à raconter et beaucoup d'imagination.

René – Pablo, de quel droit coupes-tu la parole à monsieur le capitaine?

Pablo – Je ne change pas de sujet, c'est encore une histoire de meurtres.

Caruso – (À René) Je l'ai trouvé très mal en point, aujourd'hui.

Pablo – Écoutez, juste un instant. Mon histoire est courte: deux amants passionnés s'aiment à la folie, mais ils ne peuvent être heureux, il y a un obstacle à leur bonheur. La femme est mariée à un vieux, et elle a un fils qui est fou. En larmes, les deux amants se demandent: qu'allons-nous faire? Et un jour ils ont une idée: débarrassons-nous de l'un et de l'autre, nous pourrions vivre heureux à jamais.

Caruso – Vous avez terminé?

Pablo – Oui. La suite au prochain épisode.

Caruso – Bien, au revoir. (Il se dirige vers la porte)

René – Monsieur le capitaine, excusez-le. Je vais le mettre au lit et nous terminerons notre conversation.

Pablo – Vous n'êtes pas curieux de connaître la suite? Moi je brûle d'impatience, je veux savoir comment ça va se terminer.

René – Tu ne vas pas bien, Pablo, arrête! Arrête!

Caruso – (À René) Au revoir. (Il sort)

Pablo – Ne partez pas! Ne partez pas!

René – Tu n'es qu'un pauvre fou. C'est peut-être ta mère qui a raison. Mieux vaudrait te faire enfermer, je n'en peux plus de te voir comme ça. Tu t'es entendu? Quand tu parles, tu entends ce que tu dis?

Pablo – J'ai l'ouïe très fine. J'entends tout.

René – Tu devrais respecter le capitaine. Tu les veux, ou pas, ces satanées jambes?

Pablo – J'ai un grand respect pour le capitaine et pour les autorités en général. Je

ne saurais le nier.

René – Tu n’as de respect pour personne.

Pablo – Est-ce que tu sais que le capitaine et ton épouse, ma chère petite maman, ont l’intention de nous éliminer?

René – Pablo, tu vas trop loin.

Pablo – Oh non. Dis-moi juste une chose: tu t’es rendu compte qu’entre le docteur et ta femme il y a quelque chose, ou ça non plus, tu ne le vois pas?

René – N’oublie pas que je suis ton père.

Pablo – Précisément. Personne n’a le droit de t’humilier. Ces deux-là s’envoient en l’air sous mes yeux sans aucune pudeur. Je voudrais avoir perdu la vue et l’ouïe en même temps que mes jambes, au moins je ne serais pas obligé d’entendre et de voir les saloperies qui se passent dans cette maison.

René – Calme-toi, Pablo.

Pablo – Ils veulent nous tuer, je les ai entendus.

René – Comme tu me fais de la peine, si seulement tu pouvais comprendre à quel point tu me fais souffrir.

Pablo – Mais écoute! Ta femme a demandé à son amant de nous tuer.

René – Non, c’est toi qui vas m’écouter. Je ne suis pas idiot, qu’est-ce que tu crois, hein?

Pablo – Ça suffit, n’en dis pas plus.

René – Nous habitons encore ensemble, nous avons une maison, nous vivons dignement. Je ne peux rien exiger de plus: c’est ça ma vie, et j’y tiens, de toutes mes forces. Tu ne peux pas comprendre: vous êtes tout ce que j’ai.

Pablo – Ils sont en train de te tromper. Devant moi, tous les jours. Ils n’ont aucune retenue.

René – Je devrais le gifler, selon toi? Je pourrais le jeter dehors, c’est ça? Ou alors je pourrais battre ta mère jusqu’à ce qu’elle me demande pardon à genoux.

Pablo – Ne subis pas ça sans rien dire.

René – Tu n’as rien appris? Tu as perdu deux jambes et tu penses encore à te rebeller.

Pablo – Mais oui, c’est vrai: mieux vaut faire semblant de rien. Toute sa vie durant. Mais bien sûr! Il n’y a aucun problème. Souriez: dehors, le soleil brille! Mais il faut surtout rester bien concentré sur cette idée, parce que sinon on risquerait de se mettre à penser, et on cesserait de faire semblant, parce que personne ne peut supporter toute cette pourriture.

René – Tu ferais peut-être bien de faire semblant, au moins tant que tu n’auras pas ces satanées jambes. Après, tu pourras t’en aller et nous laisser dans notre pourriture. De toute façon, nous ne sommes que de pauvres imbéciles, non?

Pablo – Il n’y aura pas de jambes et je n’irai nulle part.

René – Tu te trompes, Pablo.

Pablo – Ouvre les yeux tant qu’il est temps.

NOIR

Acte second

La lumière monte lentement, dans la salle à manger se trouvent Belinda, Pablo et René. Belinda est dans la cuisine, qui prépare à manger. Elle est entourée de boîtes de toutes sortes; ouvertes, encore emballées, en carton, en fer blanc, en polystyrène. Pablo, sur son fauteuil à roulettes, et René sont à table. Ils attendent le dîner. Sur la table, la radio diffuse un peu de musique.

Belinda – (Elle examine une boîte en fer blanc, lit l'étiquette, puis jette la boîte dans la poubelle) Encore une qui est périmée. Les choses se gâtent à toute vitesse. On n'a même pas le temps de s'en apercevoir.

Pablo – Quelle heure est-il?

Belinda – Sept heures.

Pablo – Il n'y a même plus de bulletin d'information.

Belinda – Il n'y a rien de nouveau. Au marché, ils ont dit que le front s'est à nouveau stabilisé. Ça fait maintenant des semaines que rien ne bouge.

Pablo – Ils pourraient quand même faire un effort... Un journal radio de temps en temps.

Belinda – Mais s'il n'y a rien de nouveau, à quoi ça sert qu'il y ait un journal radio, hein? De quoi ils parleraient? Ils ne vont pas inventer des nouvelles qui n'existent pas.

René – J'ai très faim. J'aime pas trop me goinfrer avant de prendre mon service, mais avec le froid qu'il fait, ça fait du bien de se mettre quelque chose dans le ventre.

La radio diffuse un gingle. C'est le générique d'un jeu de questions-réponses, l'un des programmes préférés de Belinda, qui en effet s'anime dès qu'elle entend le thème musical.

Belinda – Monte le son! Monte le son!

René – Oui, d'accord, un moment. (René monte le son)

Belinda pose une casserole sur la table, puis un plateau, et quelques boîtes ouvertes. Chacun se sert lui-même, Belinda concentre toute son attention sur le jeu radiophonique qui va commencer. À la fin du générique, la voix traînante du présentateur se fait entendre. Les répliques des personnages en scène se superposent à la radio.

Radio – (voix du présentateur) Mesdames et Messieurs, bonsoir, et bienvenus pour cette nouvelle manche de "Ça je le sais!" Détendez-vous, installez-vous confortablement dans vos fauteuils et sur vos chaises, débarrassez vos assiettes et préparez-vous à jouer chez vous sans commettre la moindre erreur. La situation est un peu plus tendue, un peu moins confortable pour nos deux candidats du jour, Andréina Cadregari et notre champion, Renato Passoni, le géomètre le plus rapide de l'Ouest... N'est-ce pas? Monsieur Passoni totalise dix-huit manches dignes d'un véritable champion, et il a déjà amassé un belle petite somme... Mais aujourd'hui, il affronte un challenger de haut vol, qui est déjà prête à lui ravir son titre... Andréina est employée des postes et télécommunications, et c'est une spécialiste d'Histoire militaire.



René – Ce gars-là est vraiment fort. Il ne se trompe jamais.

Belinda – Tais-toi un instant.

Radio – (Voix de la candidate Andréina) Merci, merci. Je suis tellement émue... Si vous le permettez, je voudrais dire bonjour à mon neveu, qui a sept ans aujourd'hui, il m'a dit que ça me porterait chance. Coucou Patrick! Je te fais un gros bisou. (Voix du présentateur) On applaudit Patrick pour ses sept ans. Si nous avions eu un peu de temps, j'aurais chanté "Happy Birthday", mais à "Ça je le sais" le temps n'attend pas, et, surtout, le temps c'est de l'argent. Pas vrai Renato? (voix du géomètre) C'est vraiiiiii...

René – L'air de rien, il a gagné quarante millions. Moi, en un an...

Belinda – Pas moyen d'être tranquille.

René – On ne peut plus parler dans cette maison?

Belinda – C'est maintenant qu'il faut parler?

Radio – (Voix du présentateur) Alors c'est parti, voici la première épreuve, le slalom du proverbe... prenez votre respiration, et attention aux secondes qui défilent... Dix proverbes pour vous... Les candidats, comme vous le savez, devront compléter ces perles de sagesse populaire... Non mais franchement, mais où nos vont-ils chercher des questions pareilles, nos professeurs? Difficiles... très difficiles. Attention, vous qui nous écoutez chez vous... vous aussi, vous jouez avec nous...

Le présentateur pose les questions l'une après l'autre à toute vitesse, et c'est à toute vitesse que répondent René et Belinda...

Radio – (Voix du présentateur) Faute avouée...

Belinda – (À l'unison avec la candidate) À moitié pardonnée.

Radio – (Voix du présentateur) Qui dort...

René – (Prenant Belinda de vitesse) Dîne.

Radio – (Voix du présentateur) Qui trop embrasse...

René – (Idem.) Mal étreint.

Radio – (Voix du présentateur) Qui ne risque...

Belinda – (Prenant René de vitesse) Rien n'a rien.

Radio – (Voix du présentateur)... Patience et longueur de temps...

René – (idem) Font plus que force ni que rage.

Radio – (Voix du présentateur) Tel est pris...

Belinda – (idem) Qui croyait prendre.

Radio – (Voix du présentateur) On ne fait pas d'omelettes...

René - (idem) Sans casser d'œufs.

Radio – (Voix du présentateur) Comme on fait son lit...

Belinda – (idem) On se couche.

Radio – (Voix du présentateur) On n'est jamais si bien servi...

Belinda – (idem) Que par soi-même.

Radio – (Voix du présentateur) Quand on n'a pas de tête...

Pablo - Il faut avoir des jambes.

Pause

Radio – (Voix du présentateur) Très bien... bravo... Nos candidats... ne se sont pas trompés une seule fois... Ce n'est pas facile, il faut rester concentré, et je peux

vous dire que chez vous, chers auditeurs... confortablement installés dans vos fauteuils... il n'y a pas la tension qu'on sent ici dans nos studios.

Tandis que le jeu continue à la radio, on sonne à la porte.

Belinda – Comme par hasard.

René – J'y vais... j'y vais...

René se lève et va ouvrir.

René – J'arrive!

Radio – (Voix du présentateur) Cinq à cinq... c'est incroyable... match nul. Je vous le disais, Roberto, que ça allait être dur aujourd'hui...

Belinda – Aujourd'hui il va perdre, j'en suis sûre. Elle est maline celle-là, ça s'entend à sa voix.

René entre une lettre en main, il a déjà ouvert l'enveloppe et il montre une feuille à Belinda.

René – C'est une lettre de Maurizio, il nous a écrit!

Belinda – Maurizio! Qu'est-ce qu'il dit?

René lit à voix haute.

René – “Chers parents, cher Pablo, comment allez-vous? Moi, je vais bien, même si l'ennemi nous oblige à nous battre jour et nuit, je suis fort et j'ai confiance dans notre victoire. Je suis heureux de vous savoir chez nous, en train de travailler, heureux de pouvoir passer vos journées en paix...”

Belinda écoute en silence. Pablo rit: c'est toujours la même lettre.

Pablo – Vous me faites pitié. Vous vous êtes vus?

Belinda – Tu peux te taire?

Pablo – Donnez-moi une paire de jambes, et je vous amènerai au front, moi: personne ne se bat, ça n'existe pas. Vous le verrez vous-mêmes, vous arrêterez de lire ces lettres ronéotypées, et vous vous mettrez à chercher Maurizio.

Belinda – Ne prononce pas son nom. Ce n'est pas ton frère, il n'est pas comme toi.

René – Pablo, écoute, s'il te plaît...

Pablo – J'ai compris. Je fais toujours la même erreur. Je devrais le savoir. Il faut que je me contrôle, il faut que je me contrôle, il faut que je me contrôle. Je m'en vais, je vais à côté, excusez-moi. J'ai tort, j'ai tort. Il faut que je me taise. Silence.

Pablo regagne sa chambre, il s'extrait péniblement de son fauteuil à roulettes, se met au lit et remonte les couvertures par-dessus sa tête.

René – Il va mal, Belinda.

Belinda – Il est fou, c'est un fou à lier.

René – Il n'est pas fou, il est seul (Pause). Il n'est pas fou. (René tend la lettre à

Belinda) C'est mieux si c'est toi qui finis de la lire, moi, j'ai mal aux yeux.  
Belinda – "Je combats avec fierté pour défendre votre droit à ce bonheur. J'ai un ami capitaine qui m'aide à passer les moments difficiles, la nostalgie qui parfois me prend. Je comprends que ce qui compte, ce n'est pas combien de temps durera cette guerre, ni quand je pourrai rentrer à la maison. Ce qui compte, ce sont les valeurs que nous défendons: moi, ici, sur le front, et vous, chaque jour, avec votre patience et votre espoir. Je vous embrasse tous. Maurizio  
René – C'est toujours une consolation.  
Belinda – Il nous porte dans son cœur. Je suis fière de lui.  
René – Si au moins ils lui donnaient une permission.  
Belinda – Tu sais bien que c'est impossible.  
René – Il faudra bien les renvoyer chez eux tôt ou tard, tous ces jeunes gars.  
Belinda – Il rentrera quand ils lui en donneront l'ordre. Il faut savoir attendre, c'est notre manière à nous d'être aux côtés de ceux qui combattent.  
René – Espérons qu'il reviendra.  
Belinda – Il reviendra victorieux ou il ne reviendra pas: en tout cas, nous pourrions être fiers de lui.  
René – Mais qu'est-ce que tu dis?  
Belinda – Il n'y a pas grand chose à attendre de toi, hein?  
René – Je dois désirer le sacrifice de mon enfant?  
Belinda – Tu devrais l'accepter.  
René – Je n'accepte pas la mort de mon fils. J'en ai un qui a perdu ses jambes à cause de cette guerre. Ça me suffit, et ça ne me remplit pas d'orgueil de le voir sur un fauteuil à roulettes.  
Belinda – Il ne combattait pas pour son pays.  
René – Il a sauté sur une mine posée par son pays. Quelle différence ça fait?  
Belinda – C'est un pauvre type qui n'a pas trouvé sa place.  
René – C'est une victime.  
Belinda – Tu es exactement comme lui, vous êtes sortis du même moule. Tu perds ton temps avec des raisonnements inutiles, qui n'ont aucun sens en ce moment.  
René – Je pense seulement que la guerre ne nous a jamais rien apporté de bon.  
Belinda – Fais attention à ce que tu dis. Ton fils a l'excuse d'être fou, il peut se permettre de dire n'importe quoi... Mais toi, si tu as des idées personnelles, garde-les pour toi. C'est un conseil.

Belinda quitte la table et commence à débarrasser. Quelques secondes de silence, brisé par le bruit de la vaisselle. Puis René va dans la chambre, prend son manteau et sort.

René – Je vais travailler, il est tard. Bonne nuit.

NOIR

Dans l'obscurité, la radio transmet un bulletin de guerre, aussi expéditif que d'habitude.

Radio - Bulletin radiophonique de cinq heures. Nouvelles du front. Nord-Ouest. Troupes ennemies: 142 blessés, 93 tués. Nord-Est. Troupes ennemies: 34 blessés, 68 tués. Le total des ennemis capturés s'élève maintenant à 11354 unités. Le front a avancé de sept kilomètres, des actes d'héroïsme ont été signalés parmi nos troupes. Le ministre de la Défense a déclaré que la guerre sera longue et rude, mais que nous vaincrons. Prochain bulletin à sept heures.

La lumière monte lentement, éclairant la salle à manger. René vient juste de rentrer, il est tout joyeux: il a un sac en plastique dans une main, et sous le bras un sac à main de femme. Il se tient au milieu de la pièce, il pose le sac à main et le sac en plastique sur la table, fouille dans ses poches et en extrait un bracelet en or.

René - Eh! Venez voir... J'ai un cadeau pour tout le monde, aujourd'hui!

Belinda, qui était allongée sur le lit, sort de la chambre et entre dans la salle à manger.

Belinda - Qu'est-ce que t'as à crier?

René lui montre le bracelet en or.

René – Regarde ça. C'est pour toi.

Belinda – Fais voir.

René – C'est de l'or, du premier choix. Sacré coup de chance, non?

Belinda – Un peu démodé, comme style.

René – Je l'ai pris sur une pauvre vieille, j'ai eu du mal à le lui ôter, ça devait pas faire longtemps qu'elle était morte, elle était toute raide...

Belinda – Tu veux arrêter ça. Tu sais que ça me dégoûte, quand tu parles des morts.

René – J'ai aussi trouvé ce sac, regarde s'il te plaît. Peut-être même qu'il y a quelque chose dedans, j'ai pas regardé... En tout cas, ça peut servir.

Belinda regarde le sac, elle fouille à l'intérieur sans rien trouver. Pablo sort de sa chambre sur son fauteuil à roulettes, René va à sa rencontre.

René – J'ai quelque chose pour toi aussi. (Il prend le sac en plastique et sort un bonnet rouge doublé de fourrure, avec une visière et des pattes pour couvrir les oreilles, et où est écrit ALASKA... C'est le bonnet de Maurizio. René le met en prenant un air marrant). Regarde un peu ça!

Pablo s'arrête. Il a reconnu le bonnet de Maurizio.

René – C'est marrant, non? Et puis ça tient chaud. J'ai l'air d'un esquimau, hein?

Belinda laisse tomber le sac à main, elle aussi a remarqué le bonnet.

Belinda – Montre-moi ce bonnet.

René – C'est pour Pablo.

René ôte le bonnet et le donne à Bélinda qui le regarde, épouvantée.

Pablo – C'est le chapeau de Maurizio.

Belinda – Oh mon dieu...

René – Mais qu'est-ce que vous dites? Qu'est-ce que vous dites?

Belinda – Où tu l'as trouvé? Qui t'a donné ça?

René – C'était sur un type... Je l'ai trouvé dans une impasse, en ville. Il était caché derrière une armoire électrique, sous un sac de jute.

Pablo – C'est celui de Maurizio.

René – Ce n'était pas Maurizio. C'est impossible. Je ne l'ai pas vraiment bien regardé, je sais pas... Mais c'était un SDF, j'en suis sûr.

Belinda – C'est son bonnet.

René – C'est qu'il l'a perdu, alors. On a très bien pu le lui voler. Hein? Maurizio, il est à la guerre.

Pablo – Il n'est jamais parti, ils l'ont tué.

Belinda – Va voir, cours à la morgue.

René – Oui, mais c'est impossible. Pas vrai? Hein? C'est pas possible?

Belinda – Dépêche-toi, vas-y tout de suite.

René ne dit plus rien, il sort en courant.

Pablo – Ils l'ont tué, ils ne l'ont pas envoyé au combat. Ils l'ont tué, ils ne l'ont pas envoyé au combat. Ils l'ont tué!

Belinda – TAIS-TOI! TAIS-TOI!

On sonne à la porte. Belinda ne bouge pas, on sonne encore.

Pablo – Ouvre. Tu sais qui c'est, non? C'est ton grand amour, tu n'as qu'à lui demander, lui il va t'expliquer pourquoi on l'a tué.

Pablo crache par terre et retourne dans sa chambre. Il s'allonge sur son lit et pleure en silence.

Belinda – Cette fois rien ne m'arrêtera. Aucun remords. Tu n'es pas mon fils. Tu ne mérites que le mépris.

On sonne encore.

Belinda – Oui... voilà...

Elle va ouvrir, et Caruso entre. Splendide, comme toujours.

Caruso – Tu en as mis du temps...

Belinda – (Elle s'effondre désespérée dans les bras de Caruso) Maurizio...

Caruso – Que s'est-il passé?

Belinda – Il est mort, j'ai peur qu'il soit mort. Cette nuit, René a ramassé son cadavre. Il l'a trouvé dans une impasse en ville. Il ne l'a pas reconnu, mais... il

portait le bonnet de Maurizio.

Caruso – Ça peut très bien être une coïncidence.

Belinda – René a couru à la morgue, il est allé voir. (Elle serre Caruso dans ses bras) J'ai peur. Qu'est-ce que je vais faire? Si Maurizio est mort, qu'est-ce que je vais faire?

Caruso – Attends un peu. Peut-être qu'il y a eu une erreur.

Belinda s'éloigne de Caruso et lui montre le bonnet.

Belinda – C'était son bonnet.

Caruso – C'est peut-être un autre bonnet, mais pareil au sien. Ou alors il peut l'avoir perdu, on le lui a volé...

Belinda – C'était son bonnet. Il est mort. Qu'est-ce que je vais faire? Qu'est-ce que je vais faire?

Caruso – Tu veux bien te calmer. Tu sais combien de bonnets comme ça on peut trouver au marché?

Belinda – Mais tu ne comprends pas? C'est le bonnet de Maurizio, c'est son bonnet. Je reconnais son odeur.

Caruso – S'il te plaît, Belinda. Je vais aller au quartier général, et là ils me diront où est Maurizio, ou en tout cas s'il est en vie...

Belinda – Non, ne t'en va pas maintenant, je t'en supplie, je ne veux pas rester toute seule.

Caruso la serre fort dans ses bras.

Caruso – Mon amour, mon amour, arrête.

Belinda - Le malheur est sur moi, cette maison est maudite.

La porte d'entrée s'ouvre, c'est René, pâle, le regard perdu dans le vide. Belinda se détache de Caruso.

René – Il est mort.

Belinda se couvre le visage et éclate en sanglots.

Belinda – NON!

René – On lui a tiré quatre balles dans le dos. Une exécution.

Belinda – Où est-il? Où est-il?

René – Ils n'ont pas voulu me laisser emporter le corps. J'ai dû insister pour le voir, mais ils n'ont pas voulu me laisser l'emporter. Il est mort dans la rue, ils ont dit, il faut le brûler comme les autres.

Caruso – Je suis désolé.

René lève les yeux et s'aperçoit que Caruso est là.

René – C'est votre faute. C'est vous qui l'avez tué. C'est vous tous qui l'avez tué.

René marche sur Caruso, il le pousse sans y mettre beaucoup de force, mais cela

suffit à le faire tomber.

René – Où est-ce qu'il était? Où est-ce que vous l'aviez envoyé? Il ne portait même pas l'uniforme. Qu'est-ce qu'il faisait en ville? Il nous avait envoyé des lettres du front, il se battait... et en fait il était mort.

Caruso se lève lentement, nettoie calmement ses habits et s'approche de René.

Caruso – Pour toi, vieux machin, c'est fini.

Caruso prend ses affaires et sort. René s'approche de Belinda, il essaie de la prendre dans ses bras, mais elle se recule.

René – Ils nous l'ont tué.

Belinda – Va-t-en. Laisse-moi. Tu n'as même pas été capable de reconnaître le corps de ton fils. Un soldat, un héros, brûlé comme un vagabond. Je te hais. Je te hais. C'est toi qui... Tu l'as vendu.

NOIR

La lumière monte lentement et éclaire la salle à manger. Caruso et Belinda sont assis à la table. Caruso a un air grave, il parle à voix basse, on l'entend à peine.

Caruso – On est bien d'accord?

Belinda – Ça peut marcher, n'est-ce pas?

Caruso – Ça va marcher. Pour eux, c'est pareil, c'est un travail comme un autre. Ils tuent les gens, ils les dépouillent et au bout de quelques jours ils les apportent à la morgue. Ils ne posent pas question et ça s'arrête là.

Belinda – On peut avoir confiance en eux?

Caruso – Ce qu'ils veulent, c'est les sous. Le reste, ils s'en moquent.

Belinda – Et si quelque chose va de travers?

Caruso – Si on leur bourre les poches de billets, rien n'ira de travers. Demain, tout sera réglé.

Belinda – Des sous, je sais où en trouver. Nous allons être libres.

Caruso – Le vieux va arrêter de nous torturer.

Pause

Belinda – Pourquoi tu fais ça?

Caruso – Pour toi. Pour toi et pour moi.

Belinda – Je voudrais le faire moi-même... demande-moi de le faire. Je l'attendrai dans la rue et je frapperai sans pitié...

Caruso – Il faut s'occuper de Pablo.

Belinda – Ce sera facile, non?

Caruso – Je me méfie. Il va comprendre et il nous fera des ennuis.

Belinda - Tu as peur?

Caruso – On ne peut pas le tuer. Il est fiché, le ministère le surveille, il y aurait trop d'explications à donner. Pas la peine de chercher les problèmes.

Belinda – Fais-le interner. Il est timbré. Il est complètement fou, ils ne feront aucune difficulté.

Caruso – Il faut trouver un prétexte, ce n'est pas si simple.

Belinda – Pas besoin d'être un génie pour voir qu'il a perdu la tête.

Caruso – Il faut le faire sortir d'ici, et on le laisse dans un hôpital, n'importe lequel.

Belinda – Pourquoi est-ce qu'ils ne viennent pas le chercher eux-mêmes?

Caruso – Parce qu'ils ont autre chose à faire. C'est nous qui devons l'amener là-bas, on l'abandonne devant un hôpital, on le balance là, et après c'est eux qui s'en occuperont. S'il accepte de nous suivre, c'est dans la poche.

Belinda – Il acceptera. Où veux-tu qu'il aille?

Caruso – Pas la peine de chercher les problèmes, j'ai dit. S'il commence à faire une de ses scènes d'hystérie, ça va nous attirer des ennuis. Mais je crois qu'il y a une manière de le rendre raisonnable...

Belinda enlace Caruso, et le serre fort contre elle.

Belinda – ENFIN! ENFIN!

À ce moment-là, René entre. Belinda s'écarte de Caruso, qui fixe René dans les yeux avec l'air de le défier, avant de prendre son manteau, de le mettre calmement et de sortir... René ne le regarde même pas, il attend que la porte se referme et, très calmement, il accroche son manteau au porte-manteau. Puis, sans la regarder, il s'adresse à Belinda.

René – Où est Pablo?

Belinda – Il dort.

Belinda est sur le point de s'en aller, elle va prendre son manteau dans la chambre et le met.

René – Attends.

Belinda – Qu'est-ce que tu veux?

René – Il ne doit plus mettre les pieds dans cette maison. C'est clair?

Belinda – Il vient pour Pablo. Tu veux qu'il guérisse, oui ou non?

René – Il n'en a rien à faire de Pablo, et tu le sais parfaitement.

Belinda – Et alors?

René – Pablo n'aura jamais ses jambes, et c'est grâce à ton ami. Pablo mourra lui aussi, et ce sera à cause de lui.

Belinda – Qu'il crève, c'est un lâche. C'est tout ce qu'il mérite. C'est lui qui aurait dû mourir, pas son frère. (Elle sort)

NOIR

En fond sonore, la radio diffuse les voix d'un homme et d'une femme, d'abord confuses, puis de plus en plus nettes: c'est un mauvais mélodrame. La lumière



monte lentement, Belinda est assise à la table, elle écoute la radio tout en effeuillant un bouquet de marguerites jaunes que Caruso lui a offertes. Elle est prise tout entière par l'histoire mièvre qu'elle écoute, et de temps à autre elle dit quelque chose à voix haute, comme si elle était l'un des personnages de la pièce radiophonique.

Radio – (Voix de l'homme)... voilà ton billet. (Voix de la femme) Et toi? (Homme) Je te rejoindrai dès que j'aurai tout réglé. (Femme) Tu crois qu'ils te trouveront?

(Homme) Non, ce n'est pas ça...

Belinda – (Avec douceur, tout en effeuillant une marguerite) Pars avec elle, alors... Ne la fais pas souffrir plus longtemps...

Radio – (Femme) Combien de temps devrai-je attendre? (Homme) Le temps qu'il faudra pour couper avec le passé, avec les souvenirs de tout ce que tu as enduré.

(Femme) J'ai peur. (Homme) Il ne faut pas que tu aies peur.

Belinda – (idem précédemment) N'aie pas peur, il n'est plus là.

Radio – (Femme) J'ai rêvé qu'il revenait, il me harcelait, il me torturait avec son maudit sourire. (Homme) Il n'est plus là, mon amour, il est mort.

Belinda – (idem) Il n'est plus là.

Radio – (Femme) Promets-moi que nous resterons ensemble pour toujours.

(Homme) Pour toujours...

Belinda – (idem) Jure-le...

Radio – (Homme) Je t'aime. (Femme) Moi aussi... je t'aime tellement, tellement, tellement. (Homme) Il faut que j'y aille, maintenant...

Belinda – (idem) Reviens vite, mon amour, reviens vite, vite...

Radio – (Femme) Après tu ne partiras plus? (Homme) Je serai avec toi jusqu'à la fin des temps.

Belinda – (idem) Toujours...

## NOIR

La lumière monte lentement, éclairant Belinda qui est en train de ranger des provisions dans la cuisine. Elle est très nerveuse, elle ne trouve pas de place pour ranger ce qu'elle a acheté, et les boîtes lui tombent des mains. La radio est allumée et transmet le bulletin habituel.

Radio - Bulletin radiophonique de treize heures. Nouvelles du front. Nord-Ouest. Troupes ennemies: 35 blessés, 59 tués. Nord-Est. Troupes ennemies: 24 blessés, 73 tués. Le total des ennemis capturés s'élève maintenant à 14596 unités. Le front ne s'est pas déplacé, nos soldats combattent valeureusement, des actes d'héroïsme ont été signalés. Prochain bulletin à quinze heures.

Soudain, Pablo sort de sa chambre et entre, il regarde autour de lui et éteint la radio.

Pablo - Où est René?

Belinda – Et qu'est-ce que j'en sais?

Pablo – Il est tard, il devrait déjà être là.

Belinda – Je ne suis pas sa secrétaire.

Pablo – Il est tard. Pourquoi n'est-il pas rentré?

Belinda – Je n'en sais rien.

Pablo – Après le travail, il rentre à la maison. Il est fatigué, il a besoin de se reposer. Il est déjà tard. Quelle heure est-il?

Belinda – Un peu plus d'une heure.

Pablo – Où est-il?

On sonne à la porte. Belinda va ouvrir, très nerveuse.

Pablo – C'est lui?

Belinda – (De l'extérieur) C'est le docteur.

Belinda entre, suivie de Caruso.

Pablo – (À Caruso) Qu'est-il arrivé à mon père?

Caruso – Je vous demande pardon?

Pablo – Vous l'avez tué?

Caruso – Qu'est-ce que tu racontes?

Pablo – Qu'est-ce que vous lui avez fait?

Belinda – Pablo, ça suffit. Tais-toi! Ça suffit, maintenant, ça suffit!

Pablo – C'est toi? C'est elle qui a réussi à te convaincre de le faire?

Belinda – Arrête ça tout de suite.

Pablo – ASSASSINS!

Caruso – Calme-toi, Pablo, tu es en plein délire. Je ne suis pas venu pour ton père, mais pour toi.

Pablo – Va-t-en. Sors de cette maison.

Caruso – J'ai une bonne nouvelle. Nous avons les prothèses.

Pablo se fige. Pause.

Caruso – Les membres artificiels sont arrivés. Il y a juste un petit examen à faire, et on te donnera tes jambes.

Pablo – Ce n'est pas vrai.

Caruso – C'est vrai. Il ne manque que l'autorisation de mes supérieurs, un dernier examen, juste une formalité.

Pablo – Où est mon père?

Caruso – Je ne sais pas. Mais ce que je sais, c'est que tu vas pouvoir aller le chercher, dès demain, en marchant avec tes prothèses et une paire de béquilles. Tu vas t'habituer, bientôt tu n'y feras même plus attention.

Pablo – Vous l'avez tué?

Belinda – Mais pourquoi voudrais-tu qu'il soit mort? Il peut rentrer d'un moment à l'autre. Je vais aller le chercher, si ça te fait plaisir. Il n'est pas là, mais ça ne veut quand même pas dire que nous l'avons tué.

Pablo – Vous vouliez vous débarrasser de lui. Je le sais, je vous ai entendus. Je vous ai très bien entendus.

Caruso – C'était une hallucination, Pablo, un rêve.

Pablo – C’était la vérité.

Caruso – Cet après-midi, je t’accompagne à l’hôpital. Demain, tu auras des jambes. C’est un vœu qui se réalise, tu vois, tu n’avais pas confiance en moi mais on a réussi.

Pablo – Je n’irai pas à l’hôpital. Je veux mes jambes, c’est tout. Je n’accepte aucune de vos conditions, donnez-moi mes jambes. Je ne veux pas vous suivre, je ne sortirai d’ici que debout, tout seul.

Caruso – C’est impossible.

Pablo – Vous allez me tuer. C’est un piège, vous ne savez pas comment vous débarrasser de moi, alors vous voulez me faire disparaître. C’est ça?

Belinda – Ne me provoque pas.

Caruso – Belinda, pas maintenant.

Pablo – Bien sûr. Ça pose un problème de me tuer ici, chez moi. Je suis un peu moins qu’un homme, un trois quarts d’homme, c’est facile de se débarrasser de moi, mais en attendant, c’est quand même risqué de descendre les escaliers avec un cadavre. Malgré tout, même par les temps qui courent, c’est encore un peu gênant de se balader avec un mort.

Belinda – Je voudrais t’étrangler de mes propres mains.

Pablo – Je n’ai aucun doute là-dessus.

Caruso – Bon, d’accord. Tu auras tes jambes demain, mais ensuite, tu devras venir avec moi à l’hôpital. Je ne peux pas faire mieux. C’est la loi.

Pablo – La loi! J’irai à l’hôpital à pieds.

Pablo sort et va dans sa chambre. Caruso prend Belinda par le bras et l’entraîne dans un coin de la maison, il ne veut pas que Pablo entende ce qu’il a à dire.

Caruso – (Sur un ton décidé, à voix basse) Ça a marché. Essaie de garder ton calme, Pablo, je m’en occupe.

Belinda – Ils l’ont tué?

Caruso – Oui, et personne ne s’en rendra compte. Maintenant, je dois y aller, je reviendrai cette nuit. Donne-moi les clefs, je ne veux pas qu’il m’entende.

Belinda prend les clefs et les donne à Caruso en l’embrassant. Il sort.

## NOIR

La scène n’est qu’à peine éclairée par une petite lumière qui vient de la chambre de Belinda. Le silence règne sur la maison, Belinda allongée sur son lit attend. Au bout d’un petit moment, on entend la porte s’ouvrir. Caruso entre: comme promis, il a apporté une paire de béquilles et deux jambes artificielles. Il les pose à côté de la table, et se débarrasse de son manteau, de sa veste, de son pistolet dans son étui, et pose le tout sur le dossier d’une chaise. Belinda entre, elle allume la lumière et sourit à Caruso, en lui faisant signe de ne pas faire de bruit. Puis elle lui tend la main et le serre dans ses bras.

Belinda – Je t’attendais. Tu sais, je commençais à avoir peur.

Caruso – Je n’arrivais pas à trouver ces maudites prothèses.

Belinda – Mais maintenant tu es là, et tout ira bien, n'est-ce pas?

Caruso – Nous y sommes.

Belinda – J'attendais cet instant. C'est ce que je voulais et ça me faisait peur, mais voilà. Nous y sommes, nous sommes ensemble.

Caruso – Ensemble.

Belinda – Oui. Nous nous aimerons éperdument. Nous nous embrasserons jusqu'à ce que toutes les traces de notre passé s'effacent.

Caruso – Dès demain nous aurons tout oublié.

Belinda – Je t'aime.

Caruso – Je t'aime.

Belinda et Caruso s'embrassent avec passion. Ils se murmurent à l'oreille des mots qu'on n'entend pas et, à petits pas, entrent dans la chambre de Belinda. Tandis que les deux amants se déshabillent et qu'ils commencent à faire l'amour en silence, Pablo sort de sa chambre et entre dans la salle à manger.

Immédiatement, il voit les prothèses. Il les saisit, les regarde, les caresse comme s'il s'agissait de ses véritables jambes. Il empoigne les béquilles, puis de nouveau les prothèses. Soudain, il se fige: accroché au dossier d'une chaise, il a vu l'étui qui contient le pistolet de Caruso. Il prend l'étui, sort l'arme et la brandit. En faisant le moins de bruit possible, il s'approche de la chambre de Belinda: une fois à un mètre de la tenture qui sépare la chambre de sa mère de la cuisine, il s'arrête, arme le pistolet et le pointe vers les deux amants qui parlent tout doucement. Pablo recule, en pointant toujours l'arme vers la chambre. Il va tirer, mais il lève l'arme vers le plafond et appuie sur la gachette. Dans la chambre, Belinda hurle. Caruso se précipite hors de la chambre en culotte, mais il s'arrête dès qu'il voit Pablo. Celui-ci s'est éloigné de quelques mètres et braque le pistolet sur lui, puis il allume la radio et monte le volume.

Pablo – (En souriant) Les mains en l'air!

Caruso – (En levant les mains) Pablo, pas de blagues, hein?

Pablo – Non, ce n'est pas le moment.

Belinda sort de sa chambre en sous-vêtements, elle se cache derrière Caruso comme derrière un bouclier, elle est morte de peur.

Caruso – Donne-moi ce pistolet, Pablo, et on oublie ça... tu pourrais blesser quelqu'un...

Pablo tire une deuxième fois en l'air. Belinda hurle.

Pablo – Il m'en reste quatre. Ça suffira?

Belinda – Pablo, je t'en prie. Laisse-nous partir, je t'en prie, laisse-nous partir.

Pablo – Je... ne peux pas.

Belinda – Tu as eu ce que tu voulais. Tu as tes jambes. Tu les as vues? Tu vas pouvoir marcher, tu seras libre comme avant, libre d'aller où tu veux.

Caruso – Je vais trouver une solution, pour l'hôpital. C'est l'hôpital qui te fait peur? Si c'est ça, ne t'inquiète pas, je vais arranger ça.

Pablo – Pourquoi vous l'avez tué?

Belinda – Arrête, Pablo, pitié, je t'en supplie.

Pablo fait feu en l'air.

Pablo – Et de trois...

Pablo braque à nouveau le pistolet sur Belinda et Caruso.

Caruso – Ça finira mal pour toi. Ils te trouveront. Si on tue un militaire, on est fusillé. Est-ce que tu comprends?

Pablo – Maurizio aussi, ils l'ont fusillé?

Caruso – Je ne sais pas.

Pablo – Et mon père aussi, vous l'avez fusillé?

Caruso – Je ne sais pas, je ne sais pas.

Pablo – Ou alors vous l'avez roué de coups. Il ne valait pas un coup de fusil, hein? Les balles, c'est précieux, en temps de guerre, non?

Belinda – Ce n'est pas nous qui l'avons tué, Pablo. Ce n'est pas nous, Pablo, je te le jure.

Pablo – Mais pourquoi? Je ne comprends pas. Tu pouvais partir, tu pouvais t'en aller à n'importe quel moment, tu n'avais qu'à ouvrir cette porte, sortir, et ne jamais revenir... À quoi ça servait de le tuer? La mort, on ne l'avait pas encore assez vue, dans cette maison, la mort?

Caruso – Nous allons nous livrer aux autorités, Pablo, nous avouerons tout, nous serons jugés.

Pablo vise et tire sur Caruso puis sur Belinda, qui tombent, morts sur le coup.

Pablo – Voilà qui est fait.

Radio – Bulletin radiophonique de cinq heures...

Pablo se tourne brusquement et tire sur la radio qui s'éteint aussitôt. Noir. La lumière monte lentement. Pablo se trouve près du fauteuil à roulettes et des prothèses: il se tient debout sur ses jambes, et se dirige vers la porte d'entrée. Il s'arrête, jette un dernier regard sur les corps de Caruso et de Belinda.

Pablo – Il faut que je m'en aille.

Pablo sort.

Noir.

Rideau